
M A N U S C R I T

LE DERNIER RÊVE D'EMILY DICKINSON

de Stamatis Polenakis

Traduit du grec par Bouboulina Nikaki & Marie-Cécile Fauvin

cote : GRM10N848

Date/année d'écriture de la pièce : 2007
Date/année de traduction de la pièce : 2007

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Proposition à la Maison Antoine Vitez France 2007 par Bouboulina Nikaki, membre comité littéraire grec. Monodrama, texte contemporain grec (2006), inspiré par la poésie et la personnalité de la poétesse américaine Emily Dickinson (1830-1886). Stamatis Polenakis est un des meilleurs poètes contemporains et l'un des deux auteurs dramatiques les plus intéressants et les plus matures de Grèce. Par le pont qu'elle instaure entre poésie et langage théâtral, son écriture combat les vieilles écritures théâtrales naturalistes"

« *Le dernier rêve d'Emily Dickinson* »

de

Stamatis Polenakis © Traduction: Bouboulina Nikaki & Marie-Cécile Fauvin

La mer, mon bon Seigneur ! la mer. Jamais je ne l'ai vue, jamais ses vagues n'ont baigné mon visage – je la connais bien pourtant. Vous allez me dire que la mer est loin, bien au-delà de ces montagnes qui enclosent notre petite contrée et que moi, je n'ai jamais voulu, ou pu, franchir. Et cependant la mer a des pouvoirs étranges, les nuits surtout, des vagues énormes s'élèvent et se brisent impétueusement contre les murs de notre maison, à Amherst.

Il est des phares déserts sur des côtes rocheuses, il est des myriades de noyés, des navires naufragés, en errance depuis des siècles sur des mers obscures, inconnues. Je connais bien tout cela, mon bon Seigneur. Et pourtant, si maintenant vous me demandiez de venir avec vous, même si vous m'imploriez à genoux de vous accompagner dans de lointaines contrées, je devrais, quoique le cœur brisé, décliner votre offre. Jamais je ne pourrais vous accompagner, même si je le voulais, je resterais donc ici dans ces murs gris, seule pour toujours, monarque tragique en son royaume obscur.

C'est arrivé jadis, je le sais. Jadis, vous m'avez demandé de vous accompagner, vous souvenez-vous ? d'arriver avec vous jusqu'au bout du monde. Si vous saviez seulement combien j'ai souffert ! combien de nuits

blanches m'ont coûtées vos paroles ! J'étais tiraillée, j'en conviens. Déchirée en deux morceaux qui saignaient sans arrêt. Une part de moi me pressait de vous suivre, me tirait violemment vers la sortie, d'autres fois encore il changeait de ton et s'efforçait de me dissuader par des prières et des cajoleries. Il me suppliait, les yeux pleins de larmes, de sortir de la chambre et de fermer pour toujours la porte derrière moi. L'autre se tenait sévère et inflexible devant la porte, et, chaque fois que je décidais de la franchir, il me l'interdisait.

Il eût été vain de lutter contre lui, vain d'essayer de passer outre et de partir loin en courant. D'avance, les dés en étaient jetés.

Vous me posez donc la question ? vous voulez encore savoir pourquoi je ne passe jamais le seuil de cette porte ? pourquoi je ne reçois jamais de visiteurs et vis en ermite, pourquoi je porte une robe blanche – toujours ? que de questions ! vous me prenez de nouveau un peu au dépourvu. Ne vous moquez pas de moi, je vous prie, je vais vous expliquer si vous avez la patience de m'écouter, je vais tout vous expliquer.

Oh ! ne demandez plus, ne me demandez pas ce qu'est la poésie, ce qu'est l'éternité. Je n'ai pas de réponse – il n'est pas facile de vous donner une seule et unique réponse –, regardez autour de vous, regardez par la fenêtre, Amherst est couvert de neige.

Je me mets souvent devant le miroir mais hélas ! il est vide – *alors, nous verrons face à face*¹. Pour sûr vous connaissez ces mots anciens. Mon propre visage, cependant, je ne le vois nulle part, ni le vôtre, ni le visage de Dieu à

¹ Première épître de saint Paul aux Corinthiens (13-12) : « Aujourd'hui nous voyons comme dans un miroir, confusément ; alors, nous verrons face à face. »

travers la vitre trouble. Alors une sorte de démence m'envahit, je frappe toutes les portes, je brise le miroir à mains nues et je suis en sang, c'est arrivé bien souvent. Regardez-moi donc : j'ai les mains blessées, je saigne de nouveau, mais ne vous inquiétez pas, la balle touche l'oiseau encore et encore, et pourtant il n'est pas abattu, je crois vous avoir déjà dit cela jadis, il y a bien des années. Vous en souvenez-vous ?

Ne vous emportez pas contre moi, je vous prie. Vous devriez connaître à présent mon affreux caractère, vous devriez savoir qu'en réalité je suis un monstre d'égoïsme, que je suis souvent à la merci de ces brusques changements d'humeur. Je vais vous donner un exemple simple : voilà à peine quelques jours, il y a eu une petite dispute entre ma sœur et moi. Ma sœur s'occupe toujours de moi de toute son âme, et pourtant moi, parfois, je me lasse de ses soins et je réagis un peu brutalement. La faute était exclusivement mienne, et pourtant il m'a fallu des jours pour le reconnaître. Ah ! je tyrannise le monde entier avec mes humeurs, je me comporte comme une enfant capricieuse, et pourtant tous sont si bons envers moi ! ils me pardonnent toujours, quoi que je fasse, et se montrent d'une compréhension infinie.

Je viendrai en tout cas vous accueillir (je vous l'ai d'ailleurs promis depuis longtemps) mais à une seule condition : que vous montriez vous aussi un peu de compréhension et que vous pardonniez ma rudesse. Je sais que je vous ai traité un peu brutalement ces derniers temps, c'est que, depuis quelques jours, je ne me sens pas du tout bien, je sens que mes forces me quittent, je peine à me lever du lit, est-ce que je suis malade ou qu'il ne me reste plus beaucoup de temps ? Je ne sais. En tout cas, je veux que vous sachiez que, même si je me mets soudain à rire sans aucune raison, au moment même où